DIXIÈME VOLUME. **N° 496. — Dix centimes.** 29 JUIN 1854.

Prix des Numéros 1 à 261 : 15 centimes.

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^ie^, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^er^ de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

La colonne de la place de la Bastille.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

VARIÉTÉS : La colonne de la place de la Bastille; Antonio et Roger; L'île de Sein; Le matin; Le parc de Monceaux. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le rat de ville et le rat des champs; Le chat maigre; Mirza.

VARIÉTÉS.

LA COLONNE DE LA PLACE DE LA BASTILLE.

Aujourd'hui, sur l'emplacement de la Bastille, s'étend une place large, animée, vivante, d'où la vue peut atteindre au loin, dans tous les sens, et sur le milieu de laquelle s'élève la colonne de Juillet, l'un des plus beaux monuments de la capitale.

La colonne repose sur un massif circulaire entouré d'une grille. Une porte pratiquée dans ce massif conduit à des caveaux souterrains où sont placés les cercueils des combattants de juillet 1830 et de février 1848. Au-dessus du massif est un soubassement carré, orné de vingt-quatre médaillons de bronze. Il supporte le piédestal en marbre blanc sur lequel s'élève la colonne. Sur la face occidentale du piédestal est un lion de bronze, bas-relief de Barye; sur la face opposée, les armes de la ville; sur les deux autres faces, le millésime de 1830 et les dates des 27, 28 et 29 juillet. A chacun des quatre angles est un coq de bronze, également modelé par Barye, et supportant une guirlande qui retombe en festons et entoure le piédestal. La colonne porte en lettres d'or les noms des six cent quinze combattants de juillet dont elle couvre les restes. Son chapiteau, d'une forme très-évasée, supporte une lanterne à laquelle on parvient par un escalier intérieur, et que domine une statue du génie de la liberté, en bronze doré, fondue d'après le modèle de M. Dumont. Le génie tient d'une main des fragments de chaînes brisées, de l'autre le flambeau civilisateur. L'ensemble du monument (47 mèt.) dépasse de quatre mètres la hauteur de la colonne Vendôme.

ANTONIO ET ROGER.

Deux matelots, l'un Espagnol et l'autre Français, étaient dans les fers à Tunis, lorsque cette ville était encore un repaire de pirates; le premier s'appelait Antonio, Roger était le nom de son compagnon d'esclavage. Le hasard voulut qu'ils fussent employés aux mêmes travaux. L'amitié est la consolation des malheureux; Antonio et Roger en goûtèrent toutes les douceurs, et, dès ce moment, il leur sembla que le poids de leur chaîne était plus léger.

Ils travaillaient à la construction d'un chemin qui traversait une montagne. L'Espagnol, un jour, s'arrête et jette un regard sur la mer :

« Mon ami, dit-il à Roger avec un profond soupir, tous mes vœux sont au bout de cette vaste étendue d'eau : que ne puis-je la franchir avec toi! Je crois toujours voir ma femme et mes enfants qui m'appellent ou qui donnent des larmes à ma mort. »

Antonio était absorbé dans cette pensée accablante; chaque fois qu'il revenait à la montagne, il promenait ses tristes regards sur cet immense espace qui le séparait de son pays.

Un jour, il embrasse avec transport son camarade :

« J'aperçois un navire, mon ami; tiens, regarde, ne le vois-tu pas comme moi? Dans quelques heures, si tu veux, nous serons libres. Oui, dans quelques heures ce navire passera à environ deux lieues du rivage, et alors, du haut de ces rochers, nous nous précipiterons dans la mer, et nous atteindrons le vaisseau ou nous périrons. La mort n'est-elle pas préférable à une cruelle servitude?

— Si tu peux te sauver, répond Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort; tu iras trouver mon père, tu lui diras....

— Que j'aille trouver ton père, mon cher Roger! Eh! me serait-il possible d'être heureux, de vivre un seul instant si je te laissais dans les fers?...

— Mais, Antonio, je ne sais pas nager, et tu le sais, toi.

— Je suis ton ami, repart l'Espagnol; mes jours sont les tiens; nous nous sauverons tous deux; va, l'amitié me donnera des forces, tu te tiendras attaché à cette ceinture.

— Il est inutile, Antonio, d'y penser; cette ceinture m'échapperait, ou je t'entraînerais avec moi; je serais la cause de ta perte.

— Ne crains rien.... Mais on nous épie, taisons-nous. »

Ils se remettent à leurs travaux. Quelques heures après, ils se trouvent un moment hors de la portée de la vue de leurs gardiens. On apercevait distinctement le navire.

« Viens, saisissons l'occasion, » s'écrie Antonio en entraînant Roger sur une roche escarpée.

Roger refusait toujours.

« Je causerai ta perte, disait-il.

— Une dernière fois, dit Antonio, laisse-toi conduire, ou je renonce moi-même à me sauver. »

Le jeune Français consent enfin; il saisit le bout de la ceinture de son ami, et tous deux s'élancent dans la mer.

Antonio fait des efforts incroyables; il se sent animé d'une force surhumaine. Les marins du navire considéraient avec curiosité et surprise l'objet presque imperceptible qui s'agitait au-dessus des flots; on met une chaloupe à la mer; elle se dirige vers ce point; elle recueille Antonio, dont les forces étaient presque épuisées, et l'ami qu'il avait sauvé avec lui par son généreux dévouement.

T. H.

L'ILE DE SEIN.

L'île de Sein, plateau isolé et stérile, à quatre kilomètres de la côte du Finistère, compte à peine trois cent cinquante habitants, tous pêcheurs. Cette population est si active et si généreuse, qu'elle semble avoir dévoué son existence tout entière aux devoirs de l'humanité. Ces insulaires ont, de 1617 à 1763, sauvé d'une perte certaine un vaisseau de ligne, une frégate, deux corvettes, un lougre, trois embarcations de commerce, un brick qui ramenait des colonies cinq cents hommes de troupes françaises; cinq équipages entiers de bâtiments de guerre et de négoce, et, de plus, huit cent dix-neuf hommes faisant partie de l'équipage du *Séduisant*, grand vaisseau brisé sur le Tévenec, le plus dangereux des écueils de cette terrible chaussée de Sein, si féconde en désastres nocturnes, en trépas ignorés.

Ils auraient sauvé jusqu'au dernier homme du *Séduisant*, si la tempête, devenue encore plus horrible, n'avait pas rendu la mer absolument impraticable.

Ayuntamiento de Madrid

Pendant onze jours qu'elle empêcha toute communication avec la terre, ils partagèrent fraternellement avec ces hôtes nombreux leurs habitations et leurs vivres, en sorte que, si la tempête se fût prolongée davantage, réfugiés et habitants seraient également morts de faim.

Ce sont ces intrépides insulaires qui, il y a quelques années, ont sauvé en entier l'équipage du brick de guerre anglais *la Bellissima*, faisant partie de la flotte de l'amiral Codrington. T. H.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

LA CASQUETTE ET LE CHAPEAU A GALON D'OR.

I

Giles et Urbain étaient nés tous deux dans le petit village de Guerchy, près de Joigny, en Bourgogne. Giles était le fils du cordonnier de la localité.

Urbain était le fils d'un vigneron. Les deux pères, restés veufs, habitaient deux chaumières voisines. Les petits garçons allaient ensemble à l'école, et le plus paresseux des deux, Giles, entraînait quelquefois Urbain à courir les champs avec lui au lieu d'aller prendre leurs leçons. Néanmoins, quand ils eurent douze ans, on pensa que leur éducation était terminée. Ils savaient à peu près lire couramment, former leurs lettres, les assembler, faire une addition et une soustraction; quant à la multiplication, il n'en fallait pas parler; mais, n'importe, les paysans ont une arithmétique naturelle qui leur rend toujours possibles les calculs de leurs profits.

Les deux petits garçons firent leur première communion en même temps, ce qui resserra encore leur liaison; mais il arriva un incident qui devait les séparer tout à coup. Giles ne montrait aucune disposition pour la profession de son père; le cordonnier, assez embarrassé de lui choisir un état, et gagnant d'ailleurs médiocrement sa vie au village, se décida à aller à Paris retrouver un de ses frères, concierge d'une maison riche, et qui promettait de lui procurer de l'occupation. Comme les enfants aiment le changement, Giles ne se montra pas trop triste de quitter Urbain, mais celui-ci pleura beaucoup, et son père, pour le consoler un peu, invita son camarade à venir l'année suivante faire les vendanges avec eux. Le cordonnier y consentit, à la condition qu'Urbain irait à son tour passer quelques jours à Paris. On fit un dernier repas ensemble, et puis on se sépara en se promettant mutuellement de s'écrire souvent. Naturellement, c'était Giles qui, le premier, devait donner de ses nouvelles; mais Urbain attendit vainement, il ne reçut aucune lettre. Le pauvre petit garçon s'ennuyait beaucoup; son père eut de la peine à lui faire comprendre que Giles devait être très-occupé à Paris.

Enfin, les jours et les mois s'écoulèrent, et l'on n'entendit plus parler des voisins. Urbain s'habitua peu à peu à l'absence de son camarade d'enfance; il devenait vigneron comme son père, travaillant toute la semaine à la terre, allant le dimanche à la messe, et ensuite se rendant à Joigny.

Les saisons se succédèrent, et l'on arriva enfin à l'époque des vendanges de l'année suivante. Un bel été avait amené l'abondance du raisin. Urbain et son père avaient beaucoup d'occupations dans les vignes de divers propriétaires, et réservaient leur propre vendange pour la dernière.

Au moment où le jeune garçon s'y attendait le moins, le facteur rural lui remit une lettre au timbre bleu, et son cœur battit très-fort quand il reconnut sur l'adresse la grosse écriture de Giles. Il poussa une exclamation de joie et décacheta vivement l'enveloppe.... Le billet n'était pas très-facile à lire; l'orthographe en était singulière; les mots se confondaient et formaient un gribouillage difficile à déchiffrer. Cependant, à force d'épeler tout haut, Urbain parvint à comprendre que Giles était disposé à venir le chercher pour passer avec lui quelques jours à Paris. Quel bonheur! il verrait donc enfin cette grande ville dont on lui avait conté tant de merveilles! Il courut auprès de son père.

« Cette lettre vient un peu tard, lui dit le vigneron; enfin, n'importe, tu vas répondre à Giles que tu l'attends à Guerchy pour nos vendanges, qui se feront après-demain; ensuite, je te permettrai de t'en aller avec lui. »

Urbain, enchanté, s'empressa d'obéir, et puis il attendit l'arrivée de son ami avec la plus grande impatience. Il fallait voir avec quel courage il travaillait de la serpette, tout en songeant au plaisir qui lui était promis. Dès cinq heures, le matin du grand jour, Urbain se rendit à la vigne avec les vendangeurs, mais cette fois il travailla mal, tournant à chaque instant la tête du côté de la route, et se demandant à quelle heure arriverait le *Parisien*.

II

A onze heures, comme on s'apprêtait à manger la soupe, Urbain aperçut de loin un petit monsieur très-bien mis : c'était Giles. Le jeune paysan courut au-devant de lui, et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Comme tu es beau! dit enfin Urbain à son ami, qui était vêtu d'un élégant pardessus gris et coiffé d'un léger chapeau de paille ne ressemblant en rien à ceux du village. Tu es aimable d'être venu; mais pourquoi es-tu resté si longtemps sans écrire?

— Je n'en avais pas le temps.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je te le dirai à Paris.

— Pourquoi donc?

— Parce que.

— Ah!... As-tu faim?

— Assez.

— Tu arrives à temps.

— Bonjour, garçon, cria le vigneron.

— Bonjour, monsieur Moreau.

— Assieds-toi là sur l'herbe. Ah ça! tu as donc fait fortune dans la grande ville?

— Pas tout à fait, mais cela viendra peut-être.

— Allons, tant mieux. Vite une écuelle.... Eh! vous autres, est-ce que vous ne le reconnaissez pas? »

Les vendangeurs étaient intimidés en voyant les beaux habits du nouveau venu, et ils hésitaient à le tutoyer. Enfin, il se montra bon prince, donna des poignées de main à tout le monde, répondant que son père se portait bien et leur envoyait le bonjour; puis il ôta son pardessus et le déposa assez soigneusement sur l'herbe ainsi que son joli petit chapeau. Il accepta l'écuellée

Ayuntamiento de Madrid

de soupe, mais à peine en eut-il goûté, qu'il fit la grimace et n'en voulut plus.

« Ah! ah! dit en riant le père Moreau, je vois que tu es devenu difficile à Paris. Veux-tu un morceau de fromage? »

Le fromage sentait si fort, que Giles n'osa pas l'entamer. Il demanda un morceau de pain et cueillit deux ou trois grappes de raisin.

« A la bonne heure, tu ne mourras toujours pas de faim; d'ailleurs, nous rentrerons pour souper. »

On se remit au travail. Le Parisien se joignit aux vendangeurs en se plaçant auprès d'Urbain. Il commença par manger toutes les jolies grappes qui se rencontraient sous sa serpette, mais il s'en dégoûta bientôt et travailla pour le compte du vigneron; mais il le faisait mollement, cet exercice ne paraissait pas lui être agréable.

Giles entraînait quelquefois Urbain à courir les champs avec lui.
(Page 203, col. 1.)

« Dis-moi donc enfin ce que tu fais à Paris? lui demanda son camarade.

— Pas grand'chose.

— Vraiment?

— Je me lève tard, je déjeune, je fais ma toilette, et puis je vais me promener au bois.

— Ah! il y a un bois à Paris?

— Oui, mais il ne ressemble pas au petit bois d'ici. J'y vais en voiture.

— Tu as une voiture?

— Certainement.

— Une charrette, tu veux dire?

— Pas du tout; une voiture peinte, et avec des glaces et des coussins comme tu en as vu à Joigny.

— Tu es bien heureux!

— Quand je reviens du bois, je dîne, et, après le dîner, je vais au théâtre.

— Comme à Joigny quand c'est la fête? Alors, c'est joliment amusant d'être à Paris.

— C'est bien plus beau que tu ne peux l'imaginer. »

Et Giles essaya de décrire à son camarade toutes les merveilles de la capitale. Urbain ouvrait de grands yeux, ne songeant plus à ce qu'il faisait, entamant les échalas avec sa serpette, hachant les feuilles, se coupant même un peu les doigts. Le pauvre garçon semblait avoir perdu la tête. Cela dura ainsi toute la journée. Les deux amis avaient même fini par se coucher sous les ceps de vigne, pour qu'on ne remarquât pas qu'ils ne faisaient plus rien. A sept heures, la vendange était terminée. Les deux jeunes garçons montèrent dans la charrette devant les tonnes pleines de raisin. Giles, qui paraissait désireux de ne pas se salir, tenait son pardessus plié sur son bras. C'était un grand plaisir pour Urbain de voyager ainsi en voiture, mais son ami se plaignait beaucoup des cahots de la charrette. Arrivé à la chaumière, on déchargea, on dételа et on trouva le souper prêt; c'était du boudin accompagné d'une certaine piquette qui parut égayer les vendangeurs; mais cette piquette déplut à Giles presque autant que le boudin à l'ail dont il fut forcé de manger parce qu'il mourait de faim.

Urbain voyait avec consternation que rien, chez eux, n'était plus ni beau ni bon pour son camarade. Enfin, ils se couchèrent dans un de ces grands lits de campagne que Giles sembla examiner pour la première fois, et qu'il escalada en riant. Cette fois, ils ne causèrent pas. Le grand air avait beaucoup fatigué le Parisien.

Giles ne montrait aucune disposition pour la profession de son père.
(Page 203, col. 1.)

III

Cependant, Urbain le réveilla le lendemain à six heures du matin; ils se levèrent, s'habillèrent, et Urbain crut devoir mettre ses habits du dimanche pour ne pas faire honte à son camarade. Ils allèrent faire un tour dans le pays. Giles regardait les chaumières, les jardins et les basses-cours avec le plus grand dédain: l'église même lui parut mesquine. Urbain lui proposa une visite à M. le curé, mais Giles s'en abstint, je ne sais sous quel prétexte. Il y avait des vérités qu'il voulait taire. Au reste, il invita tous ses anciens camarades à venir le voir à Paris, ce qui les disposa en sa faveur, malgré ses beaux habits,

Ayuntamiento de Madrid

ses dédains et son air protecteur. Tout le village remarqua à ses pieds de jolies bottines vernies qui n'avaient pas été faites par son père. Comment Giles pouvait-il gagner tant d'argent? Mais le petit garçon, qui les intimidait déjà par l'élégance de sa mise, éludait toutes les questions indiscrètes. Le lendemain, qui était le jour de la fête des *manes* (pelles à labourer les vignes), on fit de grands préparatifs dans la chaumière du père Moreau, et, à l'heure du souper, tous les vendangeurs étaient réunis devant une longue table char-

Urbain aperçut de loin un petit monsieur très-bien mis. (Page 203, col. 2.)

gée de brocs de vin blanc et de vin rouge, de rôti de porc, de pâté au lapin, de grosses tartes, d'épaisses galettes, d'assiettées de raisin noir, de pêches de vigne et d'amandes, c'était là vraiment du luxe de campagne, et Urbain, joyeux de si bien régaler son ami, lui passait avec empressement de toutes ces bonnes choses.... Mais Giles ne toucha que du bout des dents à ce qui lui fut donné, et finit par en laisser plus des trois quarts sur son assiette. Heureusement, les autres convives faisaient beaucoup d'honneur au repas du père Mo-

Tous les vendangeurs étaient réunis devant une longue table. (Page 205, col. 2.)

reau; ils buvaient largement, riaient, criaient, chantaient, s'amusaient de tout leur cœur, et finirent par se griser si bien qu'on ne s'entendait plus du tout. Giles proposa à Urbain d'aller se coucher.

« Et le jeu de quilles donc! s'écria Urbain; il fait beau clair de lune; après souper on y jouera dans la cour. »

Giles éclata de rire.

« Est-ce que tu n'aimes plus les quilles? dit son camarade.

Ayuntamiento de Madrid

— Je n'y tiens pas. Allons nous coucher; demain nous partirons pour Paris. »

Et ils se glissèrent dans leur chambre sans être vus. Le lendemain matin, les deux petits garçons trempèrent du pain dans une tasse de lait. Ce repas fut trouvé médiocre par le Parisien, car il le partagea sournoisement avec un gros chien couché sous la table.

Le père Moreau, comme beaucoup de paysans à l'air naïf, était suffisamment pourvu de finesse. Depuis l'arrivée de Giles à la campagne, il avait examiné, sans qu'il y parût, ses nouveaux habits et ses nouvelles manières. Le résultat de cet examen avait été de conclure qu'un si grand seigneur ne voyagerait pas à pied. Il dit donc à Urbain :

« Je veux bien te permettre de passer huit jours à Paris, mais comme je n'ai pas d'argent à te donner pour faire le voyage, il faudra que tu ailles et reviennes à pied. Mettons huit autres jours pour les deux trajets, cela fera quinze jours de vacances. »

A cette déclaration, Urbain resta tout consterné. Certainement, il était bien capable de faire dix lieues dans une journée et sans trop se fatiguer; mais que deviendrait Giles avec ses jolies chaussures vernies qui paraissaient déjà le gêner un peu?... Impossible de lui proposer d'aller pieds nus ou en sabots; d'un autre côté, si Giles l'abandonnait pour prendre le chemin de fer, lui, pauvre petit villageois, ne se perdrait-il pas sur cette route de Paris qui lui était inconnue? Enfin, après déjeuner, il se décida à confier son embarras à son ami. Giles leva très-lestement la difficulté.

« Ne t'inquiète de rien, je payerai ton voyage en wagon. »

Urbain sauta de joie et courut dire la nouvelle au père Moreau, qui ne répondit rien, mais sourit avec malice. Il avait prévu le coup.

A dix heures, Urbain mit dans un mouchoir une paire de bas bleus et une chemise de grosse toile. Ce fut son paquet de voyage. Il passa une blouse propre et se coiffa de sa casquette neuve; puis le père Moreau fit monter les jeunes garçons en charrette et les conduisit à l'embarcadère de Joigny. Urbain n'avait qu'un regret; son père s'était opposé à ce qu'il emportât à Paris son habit bleu à boutons de cuivre, son bel habit de première communion, qui restait si bien enveloppé dans l'armoire. Il est vrai qu'Urbain avait beaucoup grandi depuis deux ans, aussi la taille du vêtement était-elle maintenant presque au milieu du dos, et les manches ne descendaient plus au poignet. C'est égal, Urbain le trouvait toujours bien joli, et il aurait été heureux de le faire admirer aux Parisiens. Mais le père Moreau avait si peur des taches !

Quelques instants avant le départ du train, le vigneron, qui avait entendu Giles demander deux places de seconde, prit son fils à part et lui recommanda de bien examiner comment son camarade pouvait gagner tant d'argent, et si son métier était difficile à faire. Urbain promit tout ce qu'on voulut; on s'embrassa, on monta en wagon, le sifflet retentit, et la vapeur emporta à grande vitesse les deux petits voyageurs.

Mme Juliette Cuvillier-Fleury.

(La fin au prochain numéro.)

LE CHAT MAIGRE.

FABLE.

I

Une pauvre vieille, demeurait dans une misérable cahute.

Elle n'avait qu'un chat pour toute compagnie. Ce chat ne vivait que de méchant brouet que la vieille lui donnait, et jamais il n'avait vu image ou figure de pain, pas même en idée, ni entendu prononcer à étranger ou ami le nom de quelque viande que ce fût. Tout son plaisir et toutes ses délices se bornaient à s'approcher de l'entrée du trou d'une souris et à se repaître de l'odeur qui lui en venait au cerveau, ou à contempler les traces de pattes de souris sur la poussière; et lorsque cela lui arrivait, il était aussi content et aussi éveillé qu'un pauvre qui a trouvé un sou. Mais lorsque le bonheur voulait qu'il attrapât une souris et qu'il la tînt entre ses pattes, il était dans une joie aussi inexprimable que celle d'un gueux qui a trouvé de l'or. Cette joie durait des mois entiers, et le chagrin était banni de sa tête à cent lieues de distance. Il restait même beaucoup de temps sans manger après un repas de cette importance, et il tenait cela pour une faveur très-singulière qui lui venait d'en haut.

« Qu'est ceci? disait-il alors; que vois-je? Ciel! est-ce veille ou songe, d'avoir une si bonne aubaine après tant de misère? »

Comme ce bonheur lui arrivait néanmoins très-rarement, et que la maison de la vieille était pour lui un lieu de famine et d'affliction, à la fin il se trouva si affaibli qu'il pouvait à peine se soutenir.

Un jour qu'il n'en pouvait plus, il grimpa sur le toit avec beaucoup de peine; et là, en regardant de côté et d'autre, il aperçut un autre chat, dont la vue le surprit; c'était un chat bien nourri, qui avait le port assuré, beaucoup d'embonpoint, l'œil vif et brillant, le poil fin comme de la soie. Il jetait les regards fièrement, çà et là, et son miaulement approchait du rugissement d'un lion. Il marchait aussi avec gravité et à pas comptés, tant il était gros et chargé de graisse.

II

Quand le chat de la vieille vit cet autre chat si puissant et si gaillard :

« Vraiment, lui dit-il, à vous voir marcher si majestueusement et à cet air de santé, je vous admire. Vous venez sans doute de la salle des festins du roi? D'où vient cet air de grandeur? Quelle est la cause de l'embonpoint et de la force qui paraissent en vous? Ne rejetez pas la demande que je vous fais; je vous conjure de me dire qui vous nourrit si bien. »

Le chat à qui il s'adressait, répondit d'un air de satisfaction :

« Je mange les restes de la table du roi. Je me trouve chaque matin à la porte de son palais, avec la même exactitude que si j'en étais portier; et lorsque la salle où l'on mange est remplie de plats que l'on a desservis, je me jette dessus hardiment, et je prends quelque bon morceau de viande bien grasse ou de pain qui vaut du gâteau, et j'ai de quoi faire bonne chère pour ce jour-là et pour la nuit suivante. Voilà de quelle manière je passe la vie.

— Dites-moi, je vous prie, lui demanda le chat de la vieille, qu'est-ce que la viande grasse dont vous venez de parler, et qu'entendez-vous par ce pain qui vaut

Ayuntamiento de Madrid

du gâteau? Jamais je n'ai entendu parler de ces mets et je n'ai mangé de ma vie que de la soupe d'une bonne vieille et de la chair de souris, mais rarement. »

Le chat, surpris de cette simplicité, le regarda avec étonnement, et lui dit en raillant :

« C'est pour cela que tu es si léger et que tu as la taille si raccourcie. Misérable que tu es, comme te voilà fait! Tu couvres de confusion tout ce que nous sommes de chats dans le monde, par le bel état où te voilà. Tu n'as du chat que les oreilles et la respiration. Pour tout le reste, tu n'es à proprement parler qu'une toile d'araignée. Si tu fréquentais le palais du roi et si tu y remplissais tes entrailles de morceaux friands et de viandes exquises, peut-être qu'avec une nouvelle vie tu trouverais l'embonpoint que tu n'as pas. »

A cette réprimande sévère, l'avidité et la gourmandise firent un étrange ravage et un terrible remuement dans la tête du chat de la vieille, et il dit d'une manière suppliante :

« Mon frère, vous êtes mon voisin et de même espèce que moi, et vous savez que, de tous les animaux, les chats sont ceux qui observent le plus religieusement entre eux les lois de l'amitié. La première fois que vous irez au palais du roi, qui vous empêche de faire paraître votre générosité, de vous acquitter du devoir d'un frère envers un frère, et de vouloir bien que ce misérable, qui vous en supplie, ait l'avantage de vous tenir compagnie? »

Le chat voisin se laissa toucher de compassion pour son malheureux camarade, et il lui promit qu'il viendrait le prendre le lendemain pour le mener au festin; après quoi ils se séparèrent.

III

Le chat maigre descendit du toit rempli de joie et d'espérance, et fit le récit de son aventure à la bonne vieille. Comme elle l'aimait et le gardait depuis longtemps, elle tâcha de le détourner de son dessein, de crainte de le perdre.

« Pauvre Minet, lui dit-elle, prends garde, ne te laisse pas tromper par les ruses des gens du monde, et ne change pas pour tous les autres biens la provision de sobriété dont tu jouis avec moi. L'avidité nous séduit d'abord, puis elle nous entraîne bien souvent à notre perte; et toutes les belles espérances qu'elle fait naître aboutissent plus souvent à une complète déception qu'à la possession de ce qu'on désire. »

Elle lui dit encore plusieurs autres choses pour lui représenter le danger auquel il s'exposait. Mais le chat mal avisé était tellement enchanté et rempli du désir de goûter du festin du roi, qu'il n'était plus capable d'écouter aucun avis.

Le lendemain, à l'heure prescrite, le chat de la vieille ne marcha pas (il n'en avait pas la force), mais il se traîna au palais du sultan avec l'autre chat. Mais, avant qu'il arrivât, son mauvais destin avait disposé les choses d'une manière toute contraire à ce qu'il s'était promis : car, le jour précédent, les chats avaient commis un si grand désordre, que le roi, en colère, avait ordonné très-expressément que des archers, armés d'arcs et de flèches, se missent en embuscade et tirassent sur tous les chats qui paraîtraient ou qui prendraient le premier morceau, qui devait être le dernier de leur vie.

Le chat de la vieille, qui ne savait rien de cette ordonnance, entraîné et comme enivré par la gourmandise, n'eut pas plutôt senti l'odeur des viandes et entendu le son des plats, des bassins et des autres vases de porcelaine dans lesquels elles étaient servies, qu'il se jeta dessus, malgré sa faiblesse, avec l'impétuosité d'un épervier sur sa proie. Mais ce n'était pas pour lui que la marmite avait bouilli. A peine se fut-il saisi d'un gros morceaux, qu'il se sentit frappé d'une flèche. Il le lâcha dans le moment et s'enfuit à toutes jambes. Quand les forces lui manquèrent il s'arrêta, et voyant couler son sang :

« Si je ne meurs pas de ce coup fatal, dit-il, je me contenterai à l'avenir de souris et de la soupe de ma vieille. Puisque, quand on pille une ruche, la douceur du miel ne console pas de la piqûre de l'abeille, il vaut mieux manger du raisiné que du miel. »

(*Traduit du sanscrit.*)

MIRZA.

LÉGENDE.

Le pieux Mirza était juge dans une des grandes provinces qui s'étendent le long des bords du Gange. De tous côtés on venait implorer son appui contre l'injustice des hommes puissants. Son âme avait l'iniquité en horreur; il se fatiguait d'avoir toujours à poursuivre dans ses voies tortueuses le scélérat dont il fallait découvrir les piéges; et lors même qu'il avait protégé la veuve opprimée qu'un injuste ravisseur voulait chasser de sa chaumière; lors même qu'il avait aidé le pupille délaissé à recouvrer l'héritage de ses aïeux, l'âme de Mirza n'était pas satisfaite, parce qu'il était dégoûté de voir tant d'hommes injustes et pervers.

Deux fois par semaine il se rendait sur une haute montagne, où, étant entièrement seul, il purifiait son âme par la prière et par de hautes méditations.

Il arriva une fois qu'il eut à juger une affaire extrêmement difficile. Il comprenait bien qu'un piége avait été tendu par des scélérats à un honnête homme; mais ce piége, il ne pouvait le découvrir; ces scélérats, il ne pouvait les convaincre.

Pendant sept jours entiers, il s'occupa de cette affaire épineuse sans pouvoir la terminer. Il y pensait jour et nuit, et se fatiguait en vain à dissiper les ténèbres amassées par la mauvaise foi.

Enfin, à la huitième aurore, un léger sommeil le tenait comme assoupi, lorsqu'il découvrit la vérité si longtemps cherchée, si profondément cachée. Il courut à son tribunal, et sa sentence réduisit à l'impuissance la méchanceté confondue.

Épuisé de fatigues, il s'arrache à la reconnaissance de celui dont il venait de sauver les biens et la vie, et court sur sa montagne solitaire.

La face prosternée contre terre, il s'écrie :

« Hélas! grand Dieu, quel affreux crime Mirza a-t-il donc commis envers vous, pour que vous l'ayiez placé au milieu de tous ces hommes pervers qui ne cherchent qu'à le tromper et à obtenir de lui des arrêts injustes! Pendant sept jours mon âme captive était retenue dans les ténèbres. Pendant sept jours je pouvais à peine lever mes yeux vers vous. O père de tout bien et de toute pureté, m'abandonnerez-vous entièrement et me laisserez-vous ainsi seul et sans secours? »

C'est ainsi qu'il priait, et son visage inondé de larmes était prosterné contre terre. Une voix l'appela et lui dit :

« Mirza, lève les yeux. »

Ayuntamiento de Madrid

Mirza obéit et voit devant lui un être sous la forme d'un jeune homme vêtu de blanc. Et le jeune homme dit :

« Mirza, tu ne m'as jamais vu?

— Non, jamais.

— Je suis ton ange gardien. Partout j'accompagne tes pas; je me tiens près de toi quand tu adores Dieu sur la montagne solitaire; je suis assis près de toi sur ton tribunal, et je t'ouvre les yeux afin que tu voies le droit sentier de la justice. Aujourd'hui, je t'ai découvert, dans le sommeil du matin, l'énigme de la méchanceté. C'est un spectacle agréable à Dieu dans le ciel, que de contempler le juste qui fait du bien sur la terre. Sois donc heureux de livrer à l'injustice et au vice les combats dont la vue est agréable aux yeux de ton père céleste. Afin que ton âme ne se laisse point abattre, il m'a ordonné de t'ouvrir les yeux, de me montrer à toi, et de te faire connaître que les esprits du Dieu vivant ne dédaignent pas de parcourir avec toi la carrière de la vie et de t'aider dans tes travaux sur cette terre, jusqu'à ce que le temps vienne où tu iras aussi habiter le séjour de la lumière éternelle. »

Dès lors Mirza vit toujours le jeune homme céleste à ses côtés, et la vie terrestre lui devint facile à supporter; car il sentait que c'était une félicité de faire la volonté de Dieu, soit dans la poussière de ce monde, soit auprès du trône de l'Éternel.

Cher enfant, lorsque tu éprouveras, dans la suite de cette vie terrestre, des difficultés et des chagrins, vois toujours à tes côtés ce guide que t'a donné le ciel; et que cette vue te remplisse de consolation et d'espoir!

(*Imité de l'allemand de* SCHLOSSER.)

LE MATIN.

La nuit n'exerce plus qu'un empire court et douteux. Déjà paraît le matin; une lueur douce et faible l'annonce dans l'Orient tacheté; mais bientôt la lumière s'étend, se répand, dissipe les ombres, et chasse la nuit. Le jour naissant présente à la vue de vastes paysages. Le rocher humide, le sommet des montagnes couvert de brouillards se découvrent à l'œil et brillent à l'aube du jour.

Le lièvre craintif sort en sautillant du champ de blé, tandis qu'au long des clairières des forêts le cerf sauvage bondit et se retourne souvent pour regarder le passant matinal. Les bois retentissent des chants des oiseaux. Le berger, réveillé par le chant du coq, quitte sa cabane. Il ouvre sa bergerie et fait sortir par ordre ses nombreux troupeaux qu'il mène paître l'herbe fraîche du matin. Le fermier distribue à ses enfants et à ses ouvriers les travaux de la journée, tandis que la fermière court porter, dans un coin de son tablier, du grain aux oiseaux de sa basse-cour.

Déjà, dans les villes, l'industrieux artisan a commencé ses travaux accoutumés; le marchand a ouvert sa boutique. Tout est en mouvement, tout reprend une nouvelle activité.

V.

Le parc de Monceaux.

LE PARC DE MONCEAUX.

Le parc de Monceaux, à Paris, est une charmante promenade.

Il est ainsi appelé du nom d'un ancien village sur l'emplacement duquel il a été créé.

Il fut planté en 1778 et appartenait au duc d'Orléans.

Il y a peu d'années encore, le parc de Monceaux n'était point ouvert au public; on obtenait cependant la permission de le visiter.

Maintenant ce parc appartient à la ville de Paris, qui en a fait un jardin destiné désormais à servir de promenade publique.

On a soigneusement restauré toutes les curiosités dont les princes, ses anciens propriétaires, l'avaient embelli, telles qu'une cascade, la rivière, le pont, le massif pittoresque de rochers et la grotte, le bois de haute futaie et le tombeau qui s'y cache, et surtout la naumachie, vaste bassin ovale entouré en partie d'une colonnade corinthienne.

A. L.

Ayuntamiento de Madrid